

SCÈNE VI.

LE CABINET DE M. LE VICOMTE SOSTHÈNE DE LA
ROCHEFOUCAULT.

(Il est d'abord seul, et fredonne un air de *Guillaume Tell*.)

LE VICOMTE SOSTHÈNE, fredonnant.

Délicieux! admirable! comme c'est chantant, comme c'est harmonieux! Que nos musiciens français fassent de la musique comme ça, et alors je ferai jouer leurs ouvrages... Mais rococo, rococo! tous ces messieurs sont rococo. (*Il fredonne encore.*) Ma foi, je puis bien réclamer aussi ma bonne part dans le chef-d'œuvre de mon Rossini; sans moi, l'aurait-il enfanté, ce chef-d'œuvre? Que de courses, de démarches, d'encouragemens de toute sorte il m'a coûté! Ah! on ne sait pas ce que c'est que d'être directeur chargé des beaux-arts!... Non, il y a des gens qui croient que cela consiste à aller bâiller de temps en temps dans une loge, à réciter aux solennités du Conservatoire quelques discours composés par ses secrétaires... Oh! les niais! les niais! (*Il se promène à grands pas.*) Oui, Rossini est mon ou-

vrage; oui, la France, que dis-je, la France? le monde musical me doit l'immortelle partition de *Guillaume Tell*... Et moi aussi, je suis auteur; et moi aussi, je suis musicien... Et l'on ose dire que je ne suis bon à rien, on se permet de se moquer de moi; ô injustice!... Mais pourquoi me plaindre? Le mérite des grands hommes a toujours été méconnu de leur vivant... Faut-il attendre que je sois enterré pour qu'on me rende justice?... N'importe! répondons à la calomnie, à la malveillance, par de nobles veilles, par d'illustres travaux; montrons-nous digne du grand nom de La Rochefoucault!...

(Madame la comtesse Ducayla entre précipitamment dans le cabinet du vicomte; cette dame paraît très-agitée.)

Mon Dieu, chère comtesse, qu'avez-vous donc? pourquoi ce trouble, cette émotion?

MADAME DUCAYLA.

Que faites-vous ici, monsieur! dites-le-moi, je vous prie, que faites-vous?

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Je pense, madame la comtesse, je pense...

MADAME DUCAYLA.

Vous pensez! vous? c'est impossible!... Monsieur, vous vous occupez de votre Opéra, de vos danseurs et d'autres niaiseries... n'est-ce pas?

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Oui, madame la comtesse, mais en grand administrateur, laissant les détails à mes commis; c'est l'art, c'est la gloire de la France qui...

MADAME DUCAYLA.

Je l'avais bien prévu, je vous l'avais bien dit que vous vous perdriez à l'Opéra... c'est ma faute, à moi; mais, monsieur, tandis que vous rêvez, que vous tuez le temps, savez-vous ce qui se passe en ce moment?

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

On ne parle que de *Guillaume Tell*, que de l'immortelle partition de Rossini, que de mon administration...

MADAME DUCAYLA.

Ah! mon Dieu, quel homme vous faites! Il s'agit bien de votre tripot de la rue Grange-Batelière... il s'agit d'un changement total de ministère...

LE VICOMTE SOSTHÈNE, *faisant un saut en arrière.*

D'un changement de ministère!

MADAME DUCAYLA.

Oui, monsieur, d'un changement total...

LE VICOMTE SOSTHÈNE, *se remettant et prenant un air d'assurance.*

Ah! ça m'est égal... à moi: je suis toujours sûr

de garder ma place; qu'on essaie de me l'ôter, on me verra; on verra l'aide-de-camp de Sa Majesté... Oui, je passe mon épée au travers du corps du premier drôle qui voudra m'arracher à l'affection de mes administrés.

MADAME DUCAYLA.

Ne faites donc pas le Don Quichotte comme cela, mon cher vicomte, et laissez-là votre épée.

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Eh! bien, j'irai me jeter aux pieds de Sa Majesté, j'embrasserai ses genoux, je les baignerai de mes larmes, je lui dirai: Sire...

MADAME DUCAYLA.

Mon Dieu, mon cher vicomte, vous êtes presque aussi ridicule en ce moment qu'un premier danseur. Quoi, lorsque je viens vous annoncer un changement total dans le ministère, vous venez me parler de votre Opéra, de votre place de directeur chargé... Quoi! vous ne sentez pas s'allumer dans votre âme une noble ambition, vous ne manifestez pas le désir d'occuper un poste moins obscur et plus digne de votre illustration héréditaire?

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Ma foi, non, chère comtesse, je me trouve bien où je suis... je n'ai pas d'ambition... Oh! je ne

pourrais vivre, si je n'avais pas l'Opéra à gouverner.

MADAME DUCAYLA.

Qu'entends-je? est-ce un Larochefoucault qui me tient ce langage? Écoutez, monsieur, vous me devez tout; c'est moi qui vous ai fait ce que vous êtes; je vous ai soutenu contre vos nombreux ennemis...

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Mes ennemis! où sont-ils? que je leur passe mon épée au travers du corps.

MADAME DUCAYLA.

Je vous défends de m'interrompre, et surtout de me parler de votre épée.

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Pardonnez-moi, chère comtesse, je ne le ferai plus.

MADAME DUCAYLA.

Que de fois on a voulu vous ôter cette direction des beaux-arts! votre incapacité était notoire... Vous rougissez, mais j'ai le droit de vous parler avec franchise; vous aviez encore contre vous quelque chose de pis que votre incapacité, vous étiez ridicule...

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

J'ai réduit les envieux au silence!...

MADAME DUCAYLA.

Laissez donc, mon cher; parce qu'on ne s'occupe pas de vous, parce que les grands journaux ont des intérêts plus précieux à défendre, vous voyez dans ce silence un hommage à votre mérite... et vous me dites cela, à moi! Invoquez-vous aussi en votre faveur les éloges ironiques de quelques petites feuilles? Elles reçoivent votre argent sous le titre honnête de subventions, d'abonnemens qu'elles ne fournissent pas et que vous payez, et à peine si elles daignent vous donner en échange quelques mots d'une louange banale qui ressemble à une aumône... Je sais tout cela; permis à vous d'aller dans vos bureaux et dans les coulisses de votre Opéra, recueillir des flagorneries, de plates adulations; mais moi, on ne m'en impose pas. Écoutez, monsieur, je veux vous donner une nouvelle preuve de l'intérêt que je vous porte encore, malgré vos fautes et vos sottises: je veux vous réhabiliter.

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Me réhabiliter, moi! Un homme comme moi n'a pas besoin de réhabilitation.

MADAME DUCAYLA.

Ne prêtez pas, je vous prie, à mes paroles un sens qu'elles ne peuvent avoir. Je sais que vous

êtes un bon enfant, que vous n'aurez gagné à votre direction des beaux-arts que quelque cent mille écus de moins, mais vous avez été mêlé à des intrigues qui n'allaient ni à votre nom, ni à votre caractère. Rappelez-vous les marchés scandaleux des journaux, sous le ministère Villèle; le procès de la *Quotidienne* a révélé des choses honteuses, et le public ne les a pas oubliées.

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Mais je n'achetais pas pour mon compte, je n'ai pas gagné un sou.

MADAME DUCAYLA.

Je le sais; mais ce métier ne ressemblait-il pas à celui d'un proxénète, ou d'un entremetteur? Les journaux que vous achetiez étaient des organes indépendans de l'opinion publique, et Villèle, voulant étouffer la voix de la presse, vous avait choisi pour exécuter de ses hautes œuvres. Vous avez donné tête baissée dans le piège tendu à votre crédule confiance, et la presse menacée s'est cruellement vengée. Bien plus; quand, lors du licenciement de la garde nationale, M. le duc de Doudeauville, votre père, ne voulant pas tremper dans un acte odieux, donna sa démission de ministre de la maison du roi, et protesta ainsi contre une administration réprouvée, vos amis, vos ennemis eux-mêmes, s'attendaient à vous voir suivre

l'exemple honorable de votre père, et vous êtes resté fixe, imperturbable, dans votre place de directeur chargé!...

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Papa était libre de faire ce qu'il voulait, et moi, j'étais majeur.

MADAME DUCAYLA.

Singulière excuse, vraiment! Avouez donc plutôt votre faute, convenez que votre conduite n'a que trop justifié les attaques et les reproches dont vous avez été l'objet. C'est votre Opéra, votre maudit Opéra, qui vous a perdu, je vous le répète: pour conserver un sceptre ridicule, vous avez consenti à flatter tous les hommes qui se sont succédés au ministère; vous ne pouviez vivre sans avoir à gouverner le peuple des choristes, machinistes, danseurs, etc., qui composent le misérable empire de la rue Pinon. Mais il est temps que vous vous arrachiez à ces indignes fonctions.

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Moi, jamais! plutôt mourir!

MADAME DUCAYLA.

Vous ne mourrez pas, et vous ne serez plus monsieur le directeur chargé des beaux-arts...

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Hélas! que ferais-je sur la terre, si je ne l'étais

plus? Que deviendraient ces beaux-arts, sans leur Mécène, leur protecteur?

MADAME DUCAYLA.

Ils s'en porteraient beaucoup mieux, mon pauvre Sosthène... Allons, soyez raisonnable, consentez à devenir quelque chose...

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Quoi! n'est-ce donc rien que d'être directeur chargé?...

MADAME DUCAYLA.

Rien du tout, ou fort peu de chose; la doublure du petit Lubbert, par exemple; et qu'est-ce que la doublure d'un directeur de spectacle?... Allons, mon petit Sosthène, si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour moi, consentez à devenir ministre...

LE VICOMTE SOSTHÈNE, *faisant un bond en arrière.*

Ministre! ministre! moi, ministre! en vérité, j'ai peine à croire... Quoi, vous daigneriez vous intéresser... quoi, madame la comtesse, vous seriez assez bonne pour... assez indulgente pour...

MADAME DUCAYLA.

Oui, mon cher vicomte... il faut que vous soyez ministre...

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

De la maison du roi?... Je demanderai la permission à papa.

MADAME DUCAYLA.

Non, vous serez ministre de ce que je choisirai pour vous. Je connais vos moyens, moi, et sais surtout ce qu'il vous faut; reposez-vous sur moi du soin de vous placer convenablement.

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Oui, charmante comtesse, vos volontés seront des ordres pour moi... Mais n'y aurait-il pas moyen de réunir la direction des beaux-arts, y compris l'Opéra, à mon ministère?

MADAME DUCAYLA.

Non, monsieur, s'il vous plaît. Plus de danseuses! plus de jupons à allonger, plus de réglemens, de programmes moraux à rédiger; vous devez renoncer à tout cela; il faut dépouiller le vieil homme.

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Moi, vieil homme! Ah! comtesse, que vous êtes méchante! je n'ai pas encore quarante ans.

MADAME DUCAYLA.

Je sais que vous êtes jeune, trop jeune peut-être... mais je veux parler de vos mauvaises habitudes, de vos goûts chorégraphiques; j'entends et je prétends que vous renonciez à Satan et à ses œuvres.

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Soit, charmante, adorable comtesse; je vous

confie mes destinées, vous êtes mon ange tutélaire... Mais que deviendra mon Opéra, sans moi ?

MADAME DUCAYLA.

Ce qu'il a toujours été ; il n'en coûtera ni plus ni moins au roiet à l'état. Voyons, allez vous habiller, je vais vous conduire chez l'ami auquel je veux vous recommander.

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Oui, belle comtesse... A propos, comment va notre bergerie de Saint-Ouen ?

MADAME DUCAYLA.

Nous parlerons de cela une autre fois ; allez vous habiller, je vous attends.

LE VICOMTE SOSTHÈNE.

Permettez-moi de baiser cette main... (*Il baise la main de la comtesse, puis il s'éloigne, et se frappant le front.*) Il y avait pourtant quelque chose là... là... Pauvre Opéra ! pauvre Lubbert ! que vont-ils devenir !

SCÈNE VII.

LA RUE SAINT-NICAISE.

(Beaucoup de passans se groupent autour d'un crieur public ; un grand nombre de curieux sont aux fenêtres des maisons ; les marchands sont sur le seuil de leurs boutiques.)

UN CHIFFONNIER.

Tiens ! qu'est-ce qu'il crie donc là, ce gueulard ? ça en serait-il encore un à qui on ferait passer le goût du pain, un particulier très-connu dans Paris !... Hum ! écoutons !

LE CRIEUR, *tenant à la main des feuilles imprimées qu'il offre au public.*

Voilà ! voilà la grande ordonnance qui vient de paraître !... elle vient de paraître, l'ordonnance, la grande ordonnance concernant la nomination des... des... (*Il interrompt sa proclamation pour parler à un passant.*) Deux sols, monsieur, deux sols !

UN PASSANT.

Un sol, je n'en donne qu'un sol.

LE CRIEUR.

Gardez votre sol. (*Il continue de crier.*) Voilà

la grande ordonnance qui vient de paraître, concernant la grande nomination des...

UN GARÇON ÉPICIER.

Donnez-moi z'en une... voilà deux sols.

LE CRIEUR, *s'interrompant.*

En voici z'une; merci, camarade. (*Il continue de crier.*) Voilà la grande ordonnance, concernant la nomination... la nomination...

(Plusieurs personnes s'approchent du crieur et achètent des feuilles.)

LE CHIFFONNIER.

Ah! que c'est embêtant! je ne saurai donc pas ce qu'est nommé?... Un peu de patience, il accouchera peut-être, le crieur!

LE CRIEUR, *continuant de crier.*

Voilà la grande ordonnance, concernant la nomination des nouveaux minis... la liste des nouveaux minis... tous particuliers très-connus dans Paris... Voilà la grande ordonnance!

LE CHIFFONNIER.

Tiens! des nouveaux minis... qu'est-ce que c'est donc que ces oiseaux-là... des minis!... ah! il veut p't-être dire des ministes. Comme ça vous écorche not' pauv' langue, ces crieurs... ah! vraiment, ça fait mal, ça fait mal. Ça me fait-y queuque chose à

moi, des nouveaux ministes? non; ah! ben, je m'en fiche.

LE CRIEUR.

C'est du nouveau, de l'intéressant... c'est tout frais, messieurs, mesdames; la grande ordonnance vient de paraître...

UN PROPRIÉTAIRE DE LA RUE SAINT-NICAISE.

Eh! l'homme, donnez-moi la grande ordonnance.

LE CRIEUR.

Volontiers, not' maître... deux sols?

LE PROPRIÉTAIRE.

Les voici... Des nouveaux ministres! déjà! (*Il parcourt l'ordonnance.*) Le prince de Polignac! lui, ministre des affaires étrangères!... l'ami de Georges Cadoudal qui, au 3 nivôse, voulut nous faire sauter, le premier consul, ma maison et moi inclusivement!... J'en ai été quitte pour un mémoire de quatre cent cinquante francs chez mon vitrier, c'est vrai, mais je l'ai échappé belle.

LE BOULANGER, *au propriétaire.*

Eh! bien, mon cher propriétaire, qu'y a-t-il donc d'extraordinaire!... vous avez l'air tout drôle, en lisant ce papier... Le prix du pain serait-il augmenté?

LE PROPRIÉTAIRE.

Non, Dieu merci; mais c'est quelque chose de

mieux que cela... Figurez-vous... il y a de cela à-peu-près vingt-neuf ans ; c'était le soir , du temps de la république...

LE BOULANGER.

Une et indivisible, ah ! je m'en souviens bien..

LE PROPRIÉTAIRE.

Vers sept heures du soir , une détonation horrible se fait entendre dans notre rue Saint-Nicaise, au moment où Bonaparte la traversait pour se rendre à l'Opéra; vingt-cinq personnes sont tuées, cinquante-six blessées, et le premier consul ne reçoit pas une égratignure... mais nos pauvres maisons!... il n'y restait pas un carreau...

LE BOULANGER.

J'ai bien entendu parler de cela... mais quel rapport y a-t-il entre cet événement et le papier que vous lisiez tout-à-l'heure avec tant d'attention ?

LE PROPRIÉTAIRE.

Les brigands, inventeurs de cette machine infernale, étaient les amis et les complices d'un certain Georges...

LE BOULANGER.

Eh ! bien, après; ils ont été guillotins, n'est-ce pas ?

LE PROPRIÉTAIRE.

Attendez donc... Quatre ans après; ce Georges,

dont les amis avaient manqué leur coup, débarque en France, et vient à Paris avec d'autres individus pour assassiner le premier consul.

LE BOULANGER.

Diable ! et on les a sans doute arrêtés, on leur a fait leur procès.... Mais je ne vois pas encore le rapport...

LE PROPRIÉTAIRE.

Attendez donc... Il y avait parmi les complices de Georges deux frères Polignac; l'un fut condamné à la peine de mort, et l'autre à la détention...

LE BOULANGER.

Cela me paraît possible... mais après...

LE PROPRIÉTAIRE.

Tenez, lisez! (*Il lui montre l'ordonnance.*)
« Le prince de Polignac, ministre des affaires étrangères... »

LE BOULANGER.

Oui, c'est bien cela; Polignac!

LE PROPRIÉTAIRE.

Reste à savoir lequel des deux Polignac est aujourd'hui ministre.

LE BOULANGER.

Mais, il ne doit en exister qu'un maintenant, puisque l'autre a été condamné à mort.

LE PROPRIÉTAIRE.

Bonaparte lui accorda sa grâce.

LE BOULANGER.

Alors, ça devient embarrassant.... Mais êtes-vous bien sûr que ce ne soit pas un autre homme qui s'appelle Polignac?... Il y a à la foire, comme dit le proverbe, plus d'un âne qui s'appelle Martin...

LE PROPRIÉTAIRE.

Il n'y a qu'un prince du nom de Polignac; il était dernièrement ambassadeur à Londres, et c'est lui qui est ministre maintenant.

LE BOULANGER.

Que voulez-vous y faire, mon cher propriétaire, ce n'est ni votre faute ni la mienne... Mais il faut convenir qu'il y a des gens qui ont un fameux bonheur... A propos, vous ne m'avez pas dit ce qu'est devenu ce monsieur Georges?...

LE PROPRIÉTAIRE.

Il est mort sur l'échafaud.

LE BOULANGER.

Et M. de Polignac est ministre!... Mais vous a-t-on remboursé vos frais de carreaux brisés par cette vilaine machine infernale?

LE PROPRIÉTAIRE.

Non, mon cher, j'en ai fait mon deuil...

LE BOULANGER.

Voilà peut-être le moment d'obtenir une indemnité.

LE PROPRIÉTAIRE.

Je ne pense pas à cela... M. Jules de Polignac, ministre! cette nomination-là va étonner bien du monde.

LE BOULANGER.

Mon Dieu! ce M. Polignac vous fait donc bien peur?... N'avons-nous pas la Charte?... Et puis si vous craignez pour vos carreaux, pour votre maison...

LE PROPRIÉTAIRE.

Eh bien!

LE BOULANGER.

Faites-les assurer par la compagnie du Phénix.

LE PROPRIÉTAIRE.

J'y songeais.

(Les deux interlocuteurs se séparent; le propriétaire monte chez lui, et le boulanger rentre dans sa boutique.)

SCÈNE VIII.

UN CABARET PRÈS D'UNE BARRIÈRE DE LA CAPITALE.

(A droite, devant la porte, une table à laquelle sont assis un ouvrier et un militaire, occupés à causer et à boire. A gauche, une autre table qui n'est pas occupée.)

PHILIPPE, *versant du vin dans le verre de Molien.*

Allons donc, camarade, ça ne va pas du tout... ça allait bien mieux que cela du temps de l'autre.

MOLIEN.

Merci, not' ancien, merci; ça irait bien mieux que ça, s'il fallait pas retourner ce soir à la caserne. C'est que, voyez-vous, le service avant tout.

PHILIPPE.

T'as raison, tambour, t'as raison. Oh! le service avant tout; le vrai troupier doit toujours parler comme ça. Mais quelques coups de plus ou de moins... allons (*Il appelle le garçon du cabaret.*) Garçon! une bouteille, et du soigné, entends-tu?

MOLIEN.

Ah! cuirassier, vous êtes trop bon... mais j'ai assez bu.

PHILIPPE.

C'est moi qui paie... c'te farce! et puis c'est pas toujours fête; d'ailleurs, il n'est que quatre heures, et t'as bien le temps de cuver deux bouteilles, n'est-ce pas, tambour? Ah! du temps de l'autre, les troupiers buvaient mieux, c'est dit.

MOLIEN.

Dites donc, cuirassier, y a-t-il long-temps que vous avez quitté votre trompette pour prendre le rabot?

PHILIPPE.

Ma foi, y a bientôt de ça quinze ans. J'étais à Waterloo...

MOLIEN.

Vous étiez à Waterloo, l'ancien; diable! il faisait chaud, à Waterloo... C'est-il pas la dernière bataille, et où...

PHILIPPE.

Just! just! tambour, c'est la dernière bataille du temps de l'autre... Ne parlons pas de ça, tambour, parce que rien que d'y penser, ça me fend le cœur.

MOLIEN.

Tiens! pourquoi donc, l'ancien? Si j'avais cru que ça vous ferait de la peine, je vous aurais pas parlé de Waterloo.

PHILIPPE.

Écoute, Molien, t'est un bon enfant toi, et moi

je suis un bon enfant; mais, vois-tu, y a dans la vie de ce monde des choses, vois-tu, des choses si imbominables!... T'est un bon enfant, je suis un bon enfant... voilà tout, suffit!... A ta santé.

MOLIEN, *trinquant avec Philippe.*

Merci, cuirassier, et à la vôtre... Je veux plus vous parler de Waterloo, parce que ça vous fait du mal... A propos, l'ancien, est-ce que vous étiez de cette fameuse charge de cuirassiers dont mon sergent parle si souvent?... il paraît qu'il y faisait chaud.

PHILIPPE.

Ah! nous n'avions pas froid... Les obus, les boulets, ça pleuvait... mais c'est égal... En avons-nous abattu, de ces sans-culottes écossais! mais justice, d'abord, ils se battaient bien les sans-culottes. Figure-toi, Molién, que nous étions sur le plateau; la bataille était gagnée: voilà que nous voyons passer des gens qui crient: Sauve qui peut! Et puis voilà que tout se met à la débandade; nous sommes obligés de quitter le plateau, nous revenons dans Paris, et par conséquent, enfoncés!

MOLIEN.

Mais, cuirassier, y avait donc des peureux parmi les troupiers, puisqu'y criaient: Sauve qui peut!

PHILIPPE.

Non, tambour, y avait des traîtres.

MOLIEN.

Des traîtres!

PHILIPPE.

Oui, tambour, des officiers qui avaient demandé du service à l'autre, et comme il n'y regardait pas de si près, l'autre, voilà!

MOLIEN.

Y en avait-y beaucoup de ces gueux-là, l'ancien? Oh! tas de guerdins!

PHILIPPE.

Queuques-uns... Mais c'est pas tout; y en a un qui a été encore plus gentil que ça. Figure-toi, tambour, que la veille de la bataille, il passe aux Anglais avec les plans, et dit à Wellington, comme ça: « Faut aller par ci, faut aller par là, et vous viendrez à bout du petit caporal. » Ce qui fut dit fut fait, et nous avons été enfoncés.

MOLIEN.

Ah! c'est pas malin, comme ça, l'ancien. Mais, dites-moi donc, l'ancien, qu'euque c'est donc que ce monsieur qui vous a fait battre par les goddam? vit-il encore?

PHILIPPE.

Attends un peu, tambour... je crois que je vas me souvenir de son nom... il s'appelle Bro... Bou... Bro... Bor... je sais bien que ça finit en mont; Bro

mont... Si il vit encore, ce Bromont, ah ! je crois bien, et il est gros et gras ; tiens, je l'ai vu encore dernièrement sur la place du Carrousel, ce monsieur Bro... Bour... Bourmont, c'est ça !

MOLIEN, *laissant tomber son verre.*

Bourmont !

PHILIPPE.

Qu'est-ce qu'il a donc, le camarade?... Qui casse les verres les paie, entendez-vous, tapin !

MOLIEN.

Bourmont !... Chut, l'ancien, chut !

PHILIPPE.

Comment, faut plus parler... chut !

MOLIEN.

Figurez-vous, l'ancien, que notre nouveau général en chef s'appelle tout juste comme ça... le comte de Bourmont.

PHILIPPE.

Pas possible ! Il est ton général en chef, ce monsieur-là, pas possible !

MOLIEN.

Pas si haut, l'ancien, ça pourrait me compromettre.

PHILIPPE, *bas.*

Suffit, je comprends... Est-ce que nous allons

avoir la guerre, puisqu'il y a un général en chef ?

MOLIEN.

C'est pas tout-à-fait notre général en chef, mais c'est comme... ça s'appelle ministre de la guerre...

PHILIPPE, *riant.*

Ah ! j'y suis... Comment, c'est ce cadet-là qu'est ministre de la guerre?... Ah ! ben, je t'en fais mon compliment, Molién !

MOLIEN.

Ça me vexé joliment, moi, alors. Tiens, je me rappelle que mon sergent, et un vieux lapin encore, avait bien une figure longue d'une aune, en lisant un papier, et puis y en avait d'autres encore qui n'étaient pas gais du tout ; j'ai bien vu qu'il s'agissait de queuque chose.

PHILIPPE.

Faut pas que ça t'empêche de boire, mon garçon ; quand le vin est versé, il faut... tu comprends !

MOLIEN.

Eh ! bien, buvons ; au fait, c'est ni vous ni moi qu'ont fait c'te chose-là.

PHILIPPE.

Un conseil, tambour, un conseil de vot' ancien. Je vois que t'as du cœur et de l'honneur, bien ; mais

il faut rengâiner le sentiment , parce que ça pourrait nuire à ton avancement ; vois-tu , faut jamais parler politique.

MOLIEN.

Qu'euque c'est que ça , la politique ?

PHILIPPE.

Tu ne le sais pas ? tant mieux , mon garçon . Le troupier boit , se bat , et puis se bat et boit , rien de plus , il est payé pour ça ; il touche ses trois , quatre ou cinq sols , plus ou moins , suivant le grade , et voilà l'histoire du troupier .

MOLIEN.

Sans adieu , l'ancien ; en vous remerciant du conseil . Comme ça , motus sur notre nouveau général en chef .

PHILIPPE.

Oui , mon petit , sans adieu ; c'est moi qui paie .

(Philippe va payer au comptoir , et Molien s'éloigne pour retourner à sa caserne .)

SCÈNE IX.

LE MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR.

(M. de la Bourdonnaie entre dans son cabinet ; il est suivi de quelques nouveaux employés qui viennent pour recevoir les instructions de l'excellence .)

M. DE LA BOURDONNAIE.

Il me faut des hommes qui pensent bien , messieurs , et je ne fais aucun cas des talens , des services qu'on peut rendre... Il y a ici des gens qui pensent mal , très-mal , et j'y mettrai bon ordre . Mes bureaux sont infectés de libéralisme , et je les désinfecterai ; je compte sur vous , messieurs , pour m'aider à distinguer le bon grain de l'ivraie , car je ne puis être partout . Vous , de votre côté , soyez assurés que je vous soutiendrai , que je vous récompenserai . Allez , rendez-vous à vos bureaux respectifs .

(Il fait signe à l'un des employés de rester , et les autres sortent en s'inclinant respectueusement devant l'excellence .)

M. TROUVÉ.

Eh ! bien , monseigneur , vous y voilà enfin arrivé , au ministère ! Et moi qui m'étais fait in-